**Marina, fille du feu**

Marina Tsvetaïeva, ce grand écrivain russe de l'entre-deux-guerres, amie de Pasternak, Mandelstam, Rilke, était la démesure faite femme. Le premier tome de ses œuvres complètes vient de paraître.

On la disait infréquentable, infidèle en amour comme en amitié, d'une noirceur colérique, d'humeur toujours mélancolique. Elle-même se définissait comme une «frondeuse». Elle fut sans doute tout cela, et peut-être pire. Mais elle était aussi la Tsvetaïeva, un des plus grands écrivains russes de l'entre-deux-guerres, aux côtés de Pasternak, dont elle fut l'intime, Mandelstam et Akhmatova. Comme eux, elle aura connu l'exil contraint, les désillusions et les persécutions d'un régime de fer et de sang. «Vivre ne me plaît pas»: elle l'a écrit. Quel destin! Tout de douleurs et de combats.
Née dans une famille d'intellectuels moscovites, Marina Tsvetaïeva a déjà publié trois recueils de poèmes au moment de la révolution d'Octobre. Elle a vingt-cinq ans et la reconnaissance de ses pairs. Ses héros s'appellent Napoléon («le dernier dieu sur terre»), Chénier et Pouchkine.

Sergueï, son jeune époux, rejoint les rangs de l'Armée blanche. Commence une longue période de famine et de privation, marquée par le décès de sa seconde fille.
Elle se sait condamnée à «vivre dans le feu». Malgré l'adversité, elle fréquente les milieux du théâtre et écrit de nombreuses pièces, avant de quitter la Russie. Après trois ans en Tchécoslovaquie, elle s'installe à Paris en 1925. Elle y restera quatorze ans, entre Meudon et Vanves, «traquée dans le trou du quotidien». La communauté russe exilée se méfie de cette femme incontrôlable, obsédée par une soif inextinguible d'absolu, et qui dénonce le stalinisme tout en louant Maïakovski, poète proche du régime.
Elle frappe à la porte de la NRF, écrit à Gide et à Anna de Noailles, dont elle avait traduit en russe un roman: sans succès. Seule avec ses deux enfants, elle ne vit alors que de subsides, de traductions et de l'aide des rares amis. Mais le cœur est toujours prêt à s'embraser. Elle déclare sa flamme aussi bien à un Rilke moribond (il lui dédiera une de ses ultimes Élégies) qu'à Pasternak («Boris, j'ai besoin de toi comme de l'abîme, de l'infini»).

Durant cette période, elle délaisse la poésie au profit de la prose, s'échinant, avec brio, à poétiser son quotidien dans une incessante quête spirituelle: «le verbe – seconde chair de l'homme». Cet aspect essentiel de son art est au cœur du premier tome de ses œuvres complètes, qui en comptera trois. Une entreprise de haute volée, comprenant des inédits, copilotée par Véronique Lossky et Tzvetan Todorov, et qui complète la monumentale édition des Carnets publiés en 2008 aux Éditions des Syrtes.

Dans ses textes intimistes, Tsvetaïeva évoque la figure de ses parents, revient sur ses amitiés littéraires, notamment celle nouée avec le plus français des poètes russes: Max Volochine, («un géant chevelu, moitié bœuf, moitié dieu»), ami de Diego Rivera et traducteur de Claudel. Le portrait de son père, conservateur, permet à Tsvetaïeva de décrire l'inauguration du Musée des beaux-arts de Moscou (l'actuel Musée Pouchkine) par Nicolas II. Un hommage directement écrit en français. À propos de sa mère, pianiste frustrée, qui avait voulu lui imposer Chopin et Schumann, elle se souvient de Pouchkine et de l'apprentissage des gammes (Le Conte de ma mère, Ma mère et la musique). Sa confession la plus troublante reste l'évocation de Sonia Holliday, une comédienne qu'elle avait aimée au lendemain de la Révolution. Son credo littéraire: «Le secret, c'est de raconter les événements d'aujourd'hui comme s'ils avaient eu lieu il y a cent ans, et ce qui s'est passé il y a cent ans – comme un fait d'aujourd'hui».

**Ni blanche ni rouge**

Entre-temps, son mari a viré de bord et pris parti pour les bolcheviques. Il grimpe les échelons, anime le réseau parisien du NKVD, futur KGB. Impliqué dans l'assassinat d'un opposant, il est contraint en 1937 de rejoindre Moscou. D'indésirable, Tsvetaïeva passe au statut de paria au sein de la communauté russe parisienne. Elle s'entête à n'être ni blanche ni rouge: elle restera l'insoumise.

En 1939, elle parvient finalement à rejoindre Sergueï. Sur le sol natal (la rodina, en russe), elle se brûle les ailes qu'il lui reste. «Trop a toujours été la mesure de mon monde intérieur», écrira-t-elle. Trop tard. Un jour d'été 1941, à bout de forces, Marina se pend dans un bourg de la lointaine Tatarie, où elle avait été reléguée. Ses derniers mots furent: «Ne m'enterrez pas vivante! Vérifiez soigneusement». Quelques semaines plus tard, Sergueï est fusillé. Mour, son fils, mourra au front en 1944. Il avait dix-neuf ans.

Selon son compatriote l'ex-dissident Joseph Brodsky, la voix de Marina «résonnait de quelque chose d'inconnu et d'effrayant pour l'oreille russe: l'inadmissibilité du monde».

 (*d’après l’article du journal Le Figaro*)

**Remarques:**

1. **Sarah Bernhardt** «la Divine», depuis le couvent jusqu’aux plus prestigieuses scènes de théâtre, a façonné sa vie dans les chagrins, les rages, les rébellions, les espoirs.

Peintre, sculpteur, écrivain, Sarah Bernhardt (1844–1923) inspira de violentes passions notamment à son public qui l’adorait et lui passait toutes ses fantaisies.

Henriette-Marie-Sarah Bernhardt dite Sarah Bernhardt, née (probablement) en octobre 1844 à Paris où elle est morte le 26 mars 1923, est considérée comme l'une des plus grandes tragédiennes françaises du 19ème siècle et du début du 20ème siècle. Appelée par Victor Hugo «la Voix d'or», elle est la 1ère comédienne à avoir fait des tournées triomphales en France et à l'étranger, Jean Cocteau inventant pour elle l'expression de «monstre sacré».

Femme moderne et libre, Sarah Bernhardt a enflammé les scènes de son talent comme de ses frasques, construisant sa carrière avec un génie de la publicité très en avance pour son époque.

*(*[*https://up.univ-nantes.fr/conferences-et-rencontres/sarah-bernhardt-la-voix-d-or-la-divine-l-imperatrice-du-theatre-michelle-brieuc-2133434.kjsp*](https://up.univ-nantes.fr/conferences-et-rencontres/sarah-bernhardt-la-voix-d-or-la-divine-l-imperatrice-du-theatre-michelle-brieuc-2133434.kjsp)*)*

**2. Napoléon François Joseph Charles Bonaparte** est né le 20 mars 1811 au palais des Tuileries, à Paris, et est mort le 22 juillet 1832 au palais de Schönbrunn, à Vienne:

– prince impérial,

– titré roi de Rome à sa naissance,

– puis prince de Parme,

– proclamé Napoléon II à la fin des Cent-Jours

– et enfin titré duc de Reichstadt par son grand-père l'empereur d'Autriche,

Il était le fils et l'héritier de Napoléon Ier, empereur des Français, et de sa seconde épouse, Marie-Louise d'Autriche. Évincé par le Sénat en avril 1814 à la suite de la prise de Paris par les armées coalisées et l'abdication de son père, il fut pourtant reconnu empereur par les Assemblées, régnant sous le nom de Napoléon II, du 22 juin au 7 juillet 1815 (il est alors âgé de 4 ans) lors de la seconde abdication de Napoléon Ier en 1815. Son surnom de l'Aiglon lui a été attribué à titre posthume et a été popularisé par la pièce de théâtre d'Edmond Rostand L'Aiglon, le rôle-titre étant créé le 15 mars 1900 par la tragédienne Sarah Bernhardt.

([*http://www.napoleonprisonnier.com/napoleon/aiglon.html*](http://www.napoleonprisonnier.com/napoleon/aiglon.html)*)*

3. **Marie Bashkirtseff** (Мария Константиновна Башкирцева), née en Ukraine le 11 novembre 1858 et morte à Paris le 31 octobre 1884, est une diariste, peintre et sculpteur ukrainienne (de nationalité russe). Née Maria Konstantinovna Bashkirtseva à Gavrontsy près de Poltava, dans une famille noble, elle grandit à l’étranger, voyageant avec sa mère à travers l’Europe. Elle parlait couramment le français, l’anglais et l’italien. Sa grande soif de connaissance la poussa à étudier avec passion les auteurs classiques et contemporains. En outre, elle étudia la peinture en France à l’Académie Julian, l’une des rares en Europe à accepter des étudiantes (on y trouvait des jeunes femmes venant même des États-Unis). Une autre étudiante y était Louise Breslau, que Marie considérait comme sa seule rivale.

Elle produisit une œuvre importante en regard de sa vie brève; ses tableaux les plus connus sont Un meeting (représentant des enfants mendiants à Paris) et L’Atelier des femmes (ses compagnes artistes au travail). Toutefois, beaucoup d’œuvres de Marie Bashkirtseff furent détruites par les Nazis durant la Seconde Guerre mondiale. À 15 ans, elle commença à tenir son journal, rédigé en français; elle lui doit beaucoup de sa célébrité. Ses lettres, notamment une correspondance avec Guy de Maupassant, furent publiées en 1891. Cette correspondance, ainsi que les différentes éditions du Journal publiées entre 1887 et 1980, furent très édulcorées par la famille. Une édition fidèle du Journal a été entreprise en 1995 par le «Cercle des amis de Marie Bashkirtseff». (Elle se termine actuellement (octobre 2005) le 22 juin 1878. Une autre est en cours aux éditions L’Âge d’Homme.)

Morte de tuberculose à 26 ans, Marie Bashkirtseff avait eu le temps de laisser sa marque intellectuelle dans le Paris des années 1880. Féministe, sous le pseudonyme de Pauline Orrel, elle contribua par plusieurs articles à la revue La Citoyenne d’Hubertine Auclert en 1881.

*(*[*https://www.larevuedesressources.org/\_marie-bashkirtseff,937\_.html*](https://www.larevuedesressources.org/_marie-bashkirtseff%2C937_.html) *)*